

Du rapport à la nature

L'homme est à la fois dans la nature et en dehors d'elle. Le risque qui nous menace est celui de la domination complète de l'homme sur la nature qui le placerait totalement en dehors d'elle. Nous serions alors des humains sans humanité.

Toute technique est un *transfert* d'investissements, d'énergies et de pensées pour se fixer sur un objet, un projet qui devient l'espace d'un *trans-faire*, d'un faire autrement, où l'on passe du faire ancien qui s'épuise à un autre mode de faire. Lorsqu'une technique se répète et ignore ce *trans-faire*, quelque chose la force à éclater, à transmuier; un accident ou une trouvaille – qui oblige à faire autrement. La terre humaine a de plus en plus d'accidents qui appellent à trans-faire, et à penser autrement.

Quant à la terre-nature, on est devant elle, au niveau planétaire, comme devant une mémoire de l'action humaine, une mémoire implacable. Aujourd'hui, décrire la nature c'est décrire la mémoire humaine: des choses se déposent, des traces qui peuvent être enregistrées comme des changements, des traumatismes. On a vis-à-vis de la « nature » un schéma, une dramaturgie qui nous confronte à ce qu'on appelle la « machine-terre », mais l'homme ne la pilote pas, il n'en a pas les moyens et surtout: cette machine est aussi lui-même, et il se pilote assez mal. La nature reflète la qualité des rapports de l'homme à lui-même, à ses semblables, à sa société; qualité médiocre, surchargée de cramponnements, à la mesure de son inconscience.

Cela ne veut pas dire que je cautionne l'idée d'une nature « avant » l'homme, et qui aurait été « meilleure », plus belle, etc. Ce genre de vues projectives, où l'on vit le passé avec les moyens du présent, ne

mène pas loin. C'est un fantasme positif – les fantasmes sont précieux pour les mouvements de la mémoire, mais ce ne sont pas des vérités. En fait, la nature comme paysage est constamment perçue par nous dans un rapport où l'homme est d'emblée impliqué. Si vous êtes dans un paysage de haute montagne, quelle y est votre implication? Eh bien allez-y, vous verrez que c'est votre corps qui fait « exister » l'espace, votre regard, votre présence, et ce à travers l'absence de l'homme dans ces lieux déserts, vides, décharnés. Et cet espace se donne à mesure qu'on le vit, qu'on l'éprouve, dans un don universel: nous avons tous besoin de ce vide, de cette absence, pour être présents, pour absorber les éléments, pour se nourrir de leurs subtiles combinaisons.

La nature-terre connaît un danger plus aigu que ce réchauffement dont on parle, qui certes posera de grands problèmes techniques, mais déchaînera de telles puissances inventives qu'on aura de quoi s'occuper, s'adapter... Il y aura peut-être une montée des eaux, des lacs marins dans les déserts, il y aura des « problèmes », l'homme s'excitera de les affronter, de s'y mesurer; non pas de les résoudre mais de vivre avec, d'y reprojeter les problèmes qu'il a eus de tout temps, etc. Il y aura des famines, c'est clair, des désertifications, la pénurie sera modulée sur des questions politiques, économiques, ethniques. Mais là n'est pas le lieu de ma crainte. Cela ne veut pas dire que s'agissant d'atmosphère, je ne souffre pas, en tant qu'habitant à Paris, de l'air irrespirable, dont je peux dater la terrible dégradation. Et l'air, c'est quand même de l'élémentaire. Voir ma fillette, quand je l'emmène à l'école, se boucher le nez à la hauteur des échappements de camions, lesquels affichent la « santé » que procurent leurs produits, n'est pas une joie.¹

■ Le fait que l'on ait débarrassé l'air des villes de certains produits nocifs, comme les oxydes de soufre permet à des techniciens obtus de dire qu'il s'améliore. Ce serait en fait assez étrange – et intéressant – que cet air, épuré de mauvais produits, soit *encore plus* irrespirable qu'avant. Car il l'est, beaucoup peuvent en témoigner et dater le point de rupture. C'est même logique si, en enlevant *certains* produits nocifs, on laisse les autres s'accroître. Ou si on introduit une nouvelle essence, sans plomb, donc plus propre mais avec de nouveaux produits qui polluent encore plus. Bref, le *respirable* pour nos poumons n'a pas le même sens, peut-être, que pour ces braves techniciens. *L'inspiration* est différente; tant pis. Mais je prétends, sans pouvoir le prouver ici, que nos poumons sont sensibles à l'inspiration poétique, pensante, affective, (quand on nous soulage d'un souci, nous disons: je respire...) Et c'est tout cela que certains techniciens appellent: *imprédictible*. Cela dit, l'argument technique sur ce thème est alarmant. On nous dira: les appareils n'ont rien détecté d'anormal, si vous sentez que c'est anormal, eh bien c'est dans votre tête... Comme si de sentir des choses anormales « dans la tête » était anodin. Des amis médecins-gynécos me disent sur quoi ils butent: sur ceci que certaines femmes ont des douleurs, on les analyse en tous sens – prélèvements, échographies... – et « elles n'ont rien ». Sauf qu'elles ■■■

La nature comme reste et comme rappel

Ma crainte est que le rapport à la nature soit constamment injecté dans un système technique où il y aura des techniciens, des géologues, des psychologues, des analystes même, pour traiter les malaises, le *stress*, etc., dans un rapport au monde – à l'univers, à son histoire et à la nôtre –, exigeant de plus en plus une pure et simple techno-logique, où quelque chose d'essentiel sera perdu. Non que cette logique soit bête – le « matheux » que je fus peut en témoigner: les mathématiques, c'est de la haute technologie sur des abstractions; et ce qu'il y a de merveilleux dans toute technique, c'est qu'elle court vers quelque chose qui lui échappe et qui est le cœur d'un abîme dont elle recueille les éruptions successives, mais qu'elle n'atteint jamais. (Dans le cas de la terre, on peut dire: heureusement.) Mais il faut craindre que le rapport à la nature, à la planète, ne devienne de plus en plus l'objet d'un discours machinique, où ce reste qui échappe sera écarté, relégué. J'ajoute que l'expression « la machine-terre » est dangereuse, elle réduit la terre à une fonction certes complexe mais machinique. Est-ce qu'on dit: la machine-mère? ou la machine-sexe? la machine-Dieu? Il est clair que toute technique est débordée par la terre. Les lois et les règles qui en prennent la mesure donnent sur des systèmes chaotiques qui en partie se mathématisent et qui en même temps nous échappent. La nature est le lieu où se nouent des *nécessités* et des aires d'*indétermination*, d'ouverture, de hasard, de création. C'est peut-être en quoi notre rapport à la nature est essentiel pour renouveler notre existence, notre mode d'être, sous des aspects non-réductibles à la technique.

Partons du fait que la nature est pour nous l'image et le symbole du corps de l'Autre. Corps maternel, sans doute, maternance « cosmique » dont l'image est presque usée mais reste forte. L'idée c'est que la terre, le paysage, la planète représentent pour nous le corps de l'Autre en tant qu'il est inépuisable et qu'on peut y marquer des traces, même des blessures. Pour moi, un paysage marqué par l'homme n'est pas moins beau qu'un paysage vierge et sauvage depuis toujours. Certaines photos de paysage montrent comment cette beauté devient presque abstraite mais ouvre sur un trésor symbolique infini et disponible. Ces paysages nous forcent à dépasser l'opposition entre technique et non-technique, dans la jouissance vécue du rapport avec la nature, rapport physique qui met en acte le point de vue de l'être et fait rêver, penser, se perdre et se rappeler sur un fonds corporel de rigueur et de contingence. Un paysage,

■■■ ont des douleurs. L'irréductible à la technique peut prendre la forme de la douleur, ou de l'*air mauvais*. Un compte-rendu technologique, c'est en fait très modeste, c'est: abstraction faite de l'homme, voici ce qu'on peut vous dire...

ça se respire, ça se touche, ça se fantasme comme un *lieu d'accueil possible*; il fait bon être dedans, y trouver des abris où l'on *est* protégé, y compris de « la nature » déchaînée ou de soi-même.

Parler de sa jouissance personnelle et singulière dans le rapport à la nature, c'est presque raconter ses rythmes d'être, ses appels aux éléments, ses recours au réel comme à une pure Altérité. Pour moi, ce n'est pas le côté sauvage qui m'intéresse, il n'est que le rappel incessant du désordre de la vie qui, même s'il s'ordonne dans nos regards, demeure inépuisable. C'est plutôt la capacité d'être dedans et de vivre cet *être-dedans* sur un mode d'accueil et d'ouverture voire d'amour réciproque, qui nous suppose aussi dehors. Je pense qu'on est les seuls, parmi les êtres « naturels », à jouer de cette double appartenance. Reprenons ce paysage justement peu marqué par l'homme, la haute-montagne. L'étonnant, c'est que lorsqu'on y bouge, l'endroit qu'on voyait d'ici et qui est juste à 100 mètres, une fois qu'on est dedans, se trouve être radicalement différent. C'est dire qu'on transporte avec soi l'histoire d'un espace dans le mouvement que l'on vit, et qu'on apporte avec soi, comme du dehors, le repère où l'on est pris. De sorte que le paysage, ce n'est pas que de l'ordre du visible mais de l'ordre de l'expérience: celle d'être porté par lui et de s'en dégager. Bien sûr c'est relayé par l'image d'être porté par la mère et de s'en dégager; il faut bien des relais, des attaches, des « rappels »; et cette pulsion – à double face – nous est trop essentielle pour ne pas se redéployer; elle est plus importante encore que d'être regardé par la mère ou de pouvoir la regarder: être porté, à tous les sens, et se déporter...

Être maître ou être-dedans

Il est clair que ce rapport à la nature est le support même de la technique. C'est pourquoi les techniques – de l'océan, du climat, du topos, du géologique ou graphique... – peuvent étudier cette « machine »; elles y sont portées par quelque chose d'essentiel, de fragile, qui est la scène où se rejoue le rapport à notre origine, à notre inconscient, à nos semblables, avec cette sorte de lieu tiers qui dans certaines cultures s'est « édifié » en lieu divin – et qui n'est, comme tel, que le possible de l'*être* vivant. Dans la Bible, cet *être* créatif se fait parlant et lance aux hommes – en leur « donnant » la nature: allez-y! fructifiez, faites, faites des choses, faites des

2 Genèse I, 28: Le texte parle de « conquérir la terre » et non pas de maîtrise. Conquérir est un processus jamais fini. On n'est jamais le maître une fois pour toutes.

transferts. Il ne dit pas: « maîtrisez-là », comme on le croit; ou soyez « maître et possesseur de la nature »². Il n'y a pas de plan stratégique pour une maîtrise globale, car dans une telle maîtrise l'un des deux termes serait perdu: on serait – l'homme serait – ou complètement *dehors* ou

complètement *dedans*. (Il semble qu'on soit partis pour être « dedans », mais c'est complexe, il y a du jeu encore). Du coup, s'il n'y a pas à être le maître absolu, il s'agit seulement de faire bien, c'est-à-dire dans le sens de la vie. Mais il n'y a pas de programme. Et le problème de savoir comment prendre là-dessus de bonnes décisions est largement indécidable. La grande inconnue, plus inconnue que les effets du réchauffement, c'est le respirable de l'air au sens non pas chimique mais symbolique: les sociétés peuvent devenir irrespirables, elles peuvent devenir une façon de vivre sans souffle. Pour ce qui est des « décisions » à prendre, dont la nature se ressent, on peut faire confiance à la gente des « décideurs » et à l'organisation politique de la planète pour *ne pas prendre* les bonnes décisions; de cela, on est à peu près sûr et ce n'est pas le plus grave: on va d'une décision bancaire à une autre boiteuse, il ne peut en être autrement, c'est au mieux approximatif: imaginez-vous une autorité qui prendrait une décision technique qui serait *la* bonne décision? Si c'était la bonne décision, c'est que notre vie serait réductible à un système technique. C'est en ce sens que ce ne sera pas une bonne décision; ce n'est pas parce que ces gens sont des méchants, c'est parce qu'aucune décision technique ne peut résoudre la relation intime, conflictuelle, essentielle, tendue et jouissante qu'est devenue notre relation à la nature. Les décideurs imposent au mieux leur bêtise « naturelle »: leur fantasme de saisir dans leurs réseaux bornés et leurs trames trouées l'essentiel de ce-qui-est, la matérialité de *l'être* qui porte les hommes à se renouveler à travers lui, à travers la nature qui est et qui devient.

Jusqu'ici, nous avons vu la nature se ressentir de la rage narcissique des hommes qui les jette l'un contre l'autre, dans la lutte pour la survie ou le pouvoir, lutte où ils peuvent raser une forêt et ravager un paysage si ça leur est « plus pratique ». Chaque fois qu'ils peuvent *doubler* la nature, ça leur devient plus pratique et ils le font. Mais jusqu'ici, ils ont gardé son pouvoir de fécondité parce qu'ils en vivent: ils mangent encore du pain et des fruits - même insipides. La question est: Sauront-ils, pourront-ils ne pas faire du rapport à la nature une course folle où l'un des deux rivaux est vaincu, à savoir la nature, et où l'homme arrive au but (mais *dans* quel but?) essoufflé, n'ayant plus cet appui de l'autre qui justement lui donne du souffle? Je pense que la course restera ouverte, qu'elle est sans fin, parce que la nature l'emporte sur l'homme et subvertit ses projets. Mais le risque demeure que l'homme remplisse la monde des traces de sa rencontre avec lui au point d'encombrer le paysage, de l'étouffer, et de ne plus rencontrer que des images de lui-même. Mais n'est-ce pas, au fond, l'éternel risque d'injustice? – que l'homme, qui fait la « loi », prenne pour Loi ce qu'il fait?

La nature comme modèle et comme source de crainte

Les Grecs rêvaient que les lois de la Cité imitent celles de la nature tant celles-ci leur semblaient parfaites. Aujourd'hui, un tel projet nous ferait horreur; les fonctionnements « parfaits » de la nature sont ceux qui nous effraieraient le plus. De fait, la nature nous apparaît non comme un ordre sublime ou un désordre inquiétant mais comme une vaste co-existence conflictuelle entre ordre et chaos, un entre-deux dynamique où l'ordre passe par le chaos pour s'ordonner autrement, etc. Et même les lois les plus stables (comme celles de la gravitation, ou de la reproduction) ne sont souvent que des cas limites de lois « infinies » trop complexes pour être écrites, et dont à vrai dire le phénomène naturel est lui-même la « vraie » trace, la seule écriture « réelle ». En tout cas, il est aussi absurde de calquer les lois humaines sur celles de la nature que de calquer celles-ci (ou l'approche qu'on en fait) sur celles de l'homme. C'est pourtant ce qui semble s'imposer. Mais si le monde devient vraiment « miroir » de l'homme, peut-être que celui-ci n'osera plus s'y regarder. Bref, en « humanisant » la nature, on y a trop souvent inscrit la déshumanité de l'homme.

Réponses

Est-ce que l'homme, menacé par la nature, n'a pas pour elle une sorte de haine?... En fait, tous les rapports possibles à l'*autre* existent, et se retrouvent dans le rapport à la nature. Il y a la peur – la peur que le volcan entre en éruption; la peur que certains ont de la mer, ou la méfiance, ou au contraire la confiance... Tout cela reflète l'histoire des hommes, de leurs intuitions accumulées, de leurs transferts premiers. On peut détruire une forêt comme on détruit un pullulement d'insectes, par peur et par haine. Il y a même une rancœur envers la nature parce qu'elle n'a pas été la nourricière qu'elle devait être; et ce du fait de l'homme, précisément. Ce qui est doublement injuste. Au Brésil il y avait le mythe de la nature surabondante: il suffit de cueillir un fruit et de manger. Or, depuis les multinationales, on ne cueille pas de fruit pour le manger, il faut passer par le monoprix ou l'épicerie du coin, et là le prix du fruit est tout sauf naturel. En Amazonie, on n'a pas peur de la nature; la façon qu'on a de l'agresser exprime la misère, l'insatisfaction, la déception, la blessure - être déçu, c'est être blessé, et il n'y a pas d'autre pansement que la pensée, pas de recours hormis cette violence. Dans la Bible, la nature est *donnée* par l'être, c'est une donnée de l'*être-temps* créatif; avec des rappels du genre: quand vous aurez conquis la « Terre promise » – bizarrement promise puisqu'il leur faut la conquérir – écrasez le pouvoir des idolâtres, cassez leurs dieux, etc., mais: *n'abattez pas d'arbre*³. C'est curieux; guerre aux tendances idolâtres,

y compris en soi-même, c'est donc bien parti pour l'éternité, mais : n'abattez pas les arbres ; n'exprimez pas votre agressivité envers les hommes ou le social en agressant la nature.

En outre il y a la peur de la nature quand on ne la connaît pas ; la peur que notre savoir sur elle ne soit pas opérant. Quand le corps ne répond pas à tel remède, quand la prévision d'un ouragan se révèle fausse, il y a de la peur, de la panique. En même temps, on aime la nature, on veut dialoguer avec elle. Le rapport est conflictuel, ambivalent. Le jour où le rapport avec la nature cessera d'être conflictuel, on sera comme ces crocodiles artificiels qu'on élève dans des coins d'Afrique : on prend les œufs des crocodiles que la femelle a enterrés à un mètre de profondeur pour qu'ils soient bien au frais, on les couve artificiellement, et quand ils sont éclos, il en sort des bêtes curieuses, qui ont tout du crocodile sauf le regard sauvage ; ils n'ont pas l'*air* de crocodiles, ils sont comme châtrés de leur être.

Nature indéterminée et nature irréversible

La terre est un espace fini, on l'a de plus en plus à portée de main, on la tient dans ses « mains » – les mains de toute l'humanité. Heureusement elle est parcourue par des champs de vecteurs chaotiques, avec beaucoup d'indétermination, au niveau des climats et à bien d'autres niveaux qui accroissent le nombre d'inconnues, donc l'indétermination. C'est une chance : sans cette recharge d'infini, et d'indétermination, c'en serait fait de la « machine-terre », elle serait machinée. Heureusement que l'homme n'entend » pas bien ce que « dit » la nature ; s'il l'entendait bien, c'en serait fait d'elle : il produirait la réponse – la riposte – adéquate à ce qu'il entend et il n'y aurait plus personne en face. Donc ce malentendu pulsatile - nourri d'indétermination – est une recharge permanente d'inconnu, un facteur de sécurité, de confiance.

Ce n'est pas qu'une boutade que le couple homme-nature est plein de paradoxes. par exemple, dans leurs scènes mouvementées, ou leur « dialogue », la nature précède l'homme mais c'est lui qui prend l'initiative, c'est lui qui commence, qui fait acte, et elle réplique mais parfois avec un tel retard qu'elle semble répondre à autre chose, à d'autres actes, et sa réponse est d'affirmer sa présence et ses lois, en douceur mais de façon irrésistible.

Cela dit, on peut dégager un critère : quand un effet du dialogue homme-nature (action massive ou catastrophe naturelle...) s'inscrit dans le social, dans la texture d'une société, c'est difficile voire impossible à rattraper. Simple

▣ Deut. XX, 19 : « Dans le siège d'une ville que tu attaques, tu ne dois pas détruire les arbres [...]: ce sont eux qui te nourrissent, tu ne dois pas les abattre. Oui, l'arbre du champ, c'est l'homme même. » Il est vrai que le texte permet d'abattre les arbres... non fruitiers, en cas de besoin.

exemple : la région dite « Croissant fertile » a été presque désertifiée puis est redevenue fertile par l'action des immigrants. Mais la désertification du Sahara, effet de changements climatiques, peut-être aussi effets humains, est aujourd'hui si inscrite dans les sociétés sahariennes qu'on la voit mal se transformer. On n'imagine pas les actuelles populations du Sahara irriguer le Sahara pour le rendre comme « autrefois »... On en est loin. L'état désertifié et délabré est trop inscrit dans le social. Le social aussi est une mémoire – parfois terrible – du dialogue homme-nature. Et à ce niveau, les discours purement techniques sont souvent plus délabrants car leur logique intègre mal ce « paradoxe » que j'appellais double appartenance : où l'homme est dans la nature et la prend pour objet ; où c'est lui qui « commence » alors qu'elle le précède, etc. Mais revenons à des questions plus... terre à terre, ou terre à homme, comme de disposer d'un espace, de l'aménager, d'y « retrouver la nature »... Sur ces problèmes, le fil rouge essentiel est celui de la liberté des acteurs concernés. Les avis compétents – scientifiques, philosophiques, psychologiques... – ne remplaceront pas la liberté des habitants du lieu, des gens qui vivent ce paysage ou ce rapport à la nature. Liberté, capacité de choix et de lutte, envie de vivre et de penser loin. Par exemple, à l'Hôpital psychiatrique de Ville Evrard, un vaste terrain contenait naguère des lieux de culture pour les malades : ceux-ci y cultivaient de petits vergers et potagers. Cela peut avoir une grande valeur thérapeutique pour des esprits perturbés de faire pousser des fruits, de se brancher sur une fécondité réelle où ils prennent part. Le champ de vecteurs du travail productif les aide à se réorienter, au niveau du corps à corps dans le dialogue homme-nature. Voilà que tout cela est supprimé, pour des raisons que j'ignore. (Il est vrai que les psychotropes font merveille, mais peuvent-ils *inspirer* aux malades l'envie de faire des gestes féconds?...) En tout cas ce grand terrain, un bon morceau de paysage est libre, en friche, il devient enjeu politique, il est question d'en faire... quoi ? Un parc d'attractions ? Un ensemble de gadgets pour attirer des gens par le souvenir de la nature ? Le problème est local mais à toutes les échelles locales et à des échelles plus larges, ce problème se pose dans le rapport à la nature. Problème de votre liberté, de vos choix de vie. Et là dessus, mieux vaut ne pas laisser des techniciens, y compris de la politique, aux *commandes* de tels problèmes. Si sur toutes ces questions les gens avaient conscience de la fragilité des choses qui fait que c'est tel ou tel *gang* de gens pas toujours recommandables, qui prend la direction de choses vitales, ils se sentiraient impliquables, ils verraient mieux que c'est possible. C'est une leçon politique que nous donne le rapport avec la nature.